

DU BON USAGE DES HOMMES MAURIAC ET LE MARXISME

« ... Une certaine conception de l'homme, de son origine et de sa fin commande inéluctablement L'USAGE QUE NOUS FAISONS DE LUI ». (François Mauriac, « L'Express » du 6 juillet 1956.)

Nous avons déjà eu l'occasion de le signaler : les porte-parole de la bourgeoisie s'efforcent de mettre à profit les convulsions peu ragoûtantes dont le régime stalinien à l'agonie nous donne le spectacle pour proclamer la faillite du socialisme scientifique.

L' « EXPLICATION MARXISTE »

Ils trouvent naturellement des arguments en faveur de leur thèse dans les tentatives assez ridicules des héritiers de Staline pour donner une « explication marxiste » des crimes du « chef génial » défunt. L'explication marxiste, fournie depuis longtemps par les trotskystes, réside dans les intérêts matériels de la caste bureaucratique — la nouvelle aristocratie de fonctionnaires et de technocrates — dont Staline ne fut que le représentant. Ses héritiers s'efforcent, par des méthodes légèrement différentes, de sauvegarder les mêmes intérêts. Leurs tentatives « d'explication marxiste » doivent d'abord répondre à cette exigence fondamentale : nier l'existence même de la bureaucratie privilégiée, source et fondement du pouvoir de Staline comme du leur. Il n'y a pas eu de dégénérescence, il n'y a pas de différenciations sociales, de luttes entre groupes sociaux en URSS, répètent-ils sur tous les tons. Ils n'ont plus alors que le choix entre le « culte de la personnalité à l'envers » (rapport de Khrouchtchev) : tout le mal est venu des défauts de Staline ; et l'« objectivisme » pseudo-marxiste : l'encercllement impérialiste, les difficultés économiques, etc. Il y a longtemps que Trotsky avait répondu : « *Staline n'est pas responsable de l'histoire, mais il est responsable de ce qu'il fait dans l'histoire* ». Il n'est pas responsable du triomphe momentané de la bureaucratie réactionnaire mais il est responsable d'avoir pris la tête de cette réaction. Ce n'est pas « l'encercllement impérialiste » qui a assassiné les compagnons de Lénine : c'est Joseph Staline, s'efforçant de stabiliser les privilèges d'une bureaucratie dont les conditions objectives avaient favorisé la victoire.

Reste alors l'argument suprême de tous les bureaucrates : « c'est la faute des masses ! ». Si, en France, le PCF n'organise pas la lutte d'ensemble des travailleurs contre la guerre d'Algérie, c'est, voyez-vous, parce que les travailleurs ne veulent pas se battre. Et si Khrouchtchev et Cie ne se sont pas dressés contre Staline... c'est que le peuple ne l'aurait pas compris. Car le peuple, voyez-vous, était avec Staline ; avec ce même Staline qui faisait régner la terreur la plus monstrueuse contre le peuple !

Il appartient aux marxistes authentiques, non seulement - ils l'ont fait depuis longtemps - de fournir « l'explication marxiste » du stalinisme, mais aussi de rétablir les perspectives authentiques du socialisme scientifique face au dogmatisme bureaucratique de Staline et de Khrouchtchev, pour qui la « théorie » n'est que le travesti empirique dont ils affublent les intérêts matériels qu'ils défendent, les objectifs immédiats qu'ils poursuivent.

LE STALINISME, « MAL NÉCESSAIRE » ?

Après M. Beuve-Méry, c'est M. François Mauriac qui dresse dans « *L'Express* » un constat de faillite, non moins hâtif ni mieux informé, de la doctrine de Marx, de Lénine et de Trotsky. « *Du point de vue marxiste* », écrit-il — rejoignant les apologistes « objectivistes » du stalinisme, apôtres du fait accompli et adorateurs des puissants du jour — « *il me semble que Staline a été coupable dans la mesure où il a commis des meurtres inutiles, rendu le communisme odieux à des masses qu'il aurait pu gagner et fourni les réactionnaires occidentaux d'un épouvantail inespéré. Mais cette puissante Russie dont il a été l'artisan, pouvait-elle se constituer à moins de frais... et à moins de sang frais ? Comme le triomphe de la révolution dans le monde est lié, pour le communisme orthodoxe, à celui de la Russie soviétique, il n'y a pas d'autre question. Staline est innocent, si ce qu'il a accompli était nécessaire à l'électrification, à la réussite des plans quinquennaux et à l'équipement des peuples satellites.* »

M. Mauriac ne tranche pas lui-même la question qu'il pose : les crimes de Staline étaient-ils « nécessaires » ? — encore qu'il suggère fortement une réponse positive. Il y a longtemps, pourtant, que les faits se sont prononcés en sens inverse. Staline a commencé, de 1923 à 1928, par combattre avec acharnement l'opposition de gauche trotskyste parce qu'elle démontrait que, pour l'État ouvrier russe, l'industrialisation, le plan quinquennal, l'électrification, la collectivisation graduelle des terres constituaient une question de vie ou de mort. Il s'appuyait alors sur le koulak, à qui il promettait sa terre pour « trente et quarante ans ». Le koulak ayant remercié la bureaucratie de ses soins en menaçant les villes de famine, Staline, tout en exterminant les oppositionnels, entreprit alors l'industrialisation à outrance, la collectivisation forcée, le plan quinquennal en quatre ans... Le pays y perdit les deux tiers de son cheptel ; l'agriculture fut ramenée très en-dessous de 1913. Ce fut alors que se tint, en 1934, le « congrès des vainqueurs » dont parle Khrouchtchev dans son rapport. À peine était-il terminé que le pays connut le cauchemar des grandes épurations, de 1935 à 1939. Des millions d'hommes périrent... Sur les effroyables catastrophes dues au « chef génial » pendant la Deuxième guerre mondiale, Khrouchtchev lui-même s'est suffisamment étendu pour qu'il soit inutile d'insister. L'omnipotence de la bureaucratie se solde par un effroyable gaspillage de biens et de vies humaines. Était-il nécessaire ? Nécessaire à qui ? Nécessaire au peuple russe pour industrialiser le pays ? Non, certes non. Nécessaire à la bureaucratie réactionnaire pour détourner à son profit la majeure partie de l'économie planifiée ? Oui, bien sûr. Car il fallait pour cela atomiser la résistance des travailleurs, leur lutte contre les privilèges.

LE GRAND ORGANISATEUR DE LA DÉFAITE

Ce n'est d'ailleurs qu'un aspect de la question. Les difficultés de l'industrialisation de l'URSS résultent de l'isolement du pays dans un entourage hostile. Elles n'ont d'ailleurs pas diminué du fait de la formation de nouveaux États ouvriers, ceux-ci reposant presque tous sur une base économique plus arriérée encore que celle de l'URSS. Seule, l'extension de l'économie socialisée aux pays industriels les plus avancés permettra de résoudre définitivement les contradictions internes de l'économie soviétique. Mais précisément la politique que Staline, le « grand organisateur de la défaite », a imposé aux PC dans le monde entier, a été la principale cause du maintien du régime capitaliste sur les deux-tiers du globe à l'heure actuelle. C'est grâce à Staline, interdisant au PC allemand une politique de front unique, qu'Hitler a accédé au pouvoir ; grâce à Staline et à ses Thorez, Togliatti, Pasionaria... que la bourgeoisie française a pu surmonter juin 36, et Franco triompher des travailleurs d'Espagne ; grâce à Staline, que de Gaulle a pu entrer triomphalement à Paris

et dissoudre les milices ouvrières... S'il n'eût tenu qu'à lui, Chiang-Kaï-Chek régnerait à Pékin, et le roi Paul à Belgrade. Fort heureusement pour leurs peuples, Tito et Mao rejetèrent sa politique (1).

Un quart de siècle de défaites (parfaitement évitables si les PC avaient eu une politique conforme aux intérêts des travailleurs de tous les pays, une politique conforme à la doctrine léniniste, à la stratégie victorieuse en Octobre 1917) — était-ce nécessaire ?

Nécessaire à une bureaucratie chauvine, qui ne craint rien tant que la victoire de la révolution prolétarienne dans les pays avancés, parce qu'elle serait le signal de sa chute ? Oui. Nécessaire au « triomphe de la révolution dans le monde », aux prolétaires et aux opprimés du monde entier ? Non. Pour eux - donc pour le communisme - ce fut un désastre. C'est pourquoi il était « nécessaire » pour les communistes - les vrais, c'est-à-dire les trotskystes - de combattre cette politique criminelle, et c'est qu'ils ont fait, frayant les chemins de l'avenir. Ce qui est le plus « nécessaire » pour un marxiste, voyez-vous, Monsieur Mauriac, c'est de savoir aller contre le courant. Nous l'avons fait, préparant l'avenir, pendant un quart de siècle. La chute de Staline, c'est l'annonce, non de la faillite du marxisme, mais de sa proche victoire.

LA « MACHINE À BROYER L'INDIVIDU »

M. Mauriac, pour son œuvre politique, constitue un cas sans doute unique. Il n'a aucune illusion sur l'avenir de sa classe dont il est issu, la bourgeoisie française — il n'est jamais si à l'aise que lorsqu'il en démontre l'impasse, et en annonce sa chute. Il sait que cette classe est pourrie jusqu'à la moelle - et que l'avenir appartient à la classe ouvrière, au sein de laquelle la « tendresse humaine », l'essence de l'homme s'est tout entière réfugiée. Et pourtant, incapable de rompre ce cordon ombilical qui l'attache à cette classe condamnée - pourquoi ? Pour le plaisir d'être « de l'Académie française » ? - il se consacre au replâtrage de l'édifice que son désir secret serait d'abattre ; il est alors bien moins à l'aise. Il affirmait lui-même il y a quelques années, que « pour l'homme de la rue, à part les camps de concentration et le régime policier, il n'y a pas d'objection contre le communisme ». Lui, Mauriac, se doit d'en trouver de plus solide ; aussi écrit-il que « le matérialisme dialectique est une machine à broyer l'individu pour le plus grand bien de cette entité : l'espèce humaine ». Ainsi, la « machine à broyer l'individu », ce n'est pas, comme il est arrivé pourtant à M. Mauriac de l'attester lui-même, cette société capitaliste vouée au veau d'or, où « vertu, amour, opinion, science, conscience, tout passe dans le commerce », (Marx), cette société qui, effectivement, broie l'individu prolétaire à l'usine, dans les taudis, à la caserne, cette société au sein de laquelle les trois-quarts du genre humain ont faim, chaque jour de leur vie, pendant que des richesses sans nombre sont détruites ou gaspillées ; ce n'est pas le monde d'Auschwitz et d'Hiroshima (où l'individu, pourtant..), le monde où il n'y a pas d'hommes, mais seulement des manœuvres, des ingénieurs, des financiers, des écrivains, vidés de leur essence humaine — non, c'est le « matérialisme dialectique » !

M. Mauriac a récemment découvert l'autobiographie de Trotsky ; peut-être découvrira-t-il aussi, un de ces jours, « *Leur morale et la nôtre* », dont nous reproduisons dans ce numéro un passage célèbre, d'où il résulte, que, pour les marxistes précisément, et en fonction même des fins qu'il poursuit, certains moyens ne sauraient convenir. Car, au fond, c'est lui, Mauriac, qui se situe sur le même terrain que Staline ; il lui échappe un aveu révélateur : « *Une certaine conception de l'homme, de son origine et de sa fin commande inéluctablement l'image que nous faisons de lui.* »

Ce « nous », à qui revient, par droit légitime, de « faire usage » de l'homme — cette « élite » pour qui l'homme est une matière première, un moyen pour ses fins propres - cette notion est le point de rencontre de toutes les philosophies réactionnaires ; si le catholique Mauriac y rejoint le bureaucrate stalinien, ce n'est certes pas un hasard. Il s'agit chaque fois de justifier la division en classes ou en castes de la société, pour le « bon usage » que fait le groupe dirigeant de la masse dirigée. « L'homme, le capital le plus précieux » : cette formule de Staline, Mauriac pourrait la contresigner. Mais précisément, pour le matérialisme dialectique, l'homme n'est ni un capital ni une valeur d'usage. « *La racine, pour l'homme, c'est l'homme lui-même... La critique de la religion aboutit à la doctrine que l'homme (l'homme, et non une quelconque « espèce humaine » abstraite) est l'être suprême pour l'homme, et a l'impératif catégorique de renverser toutes les relations sociales dans lesquelles l'homme est un être dégradé, asservi, abandonné, irresponsable...* » (Marx)

Non, la machine à broyer l'homme, c'est le capitalisme, Mauriac le sait bien, le capitalisme, et les philosophies qui servent à le justifier - parmi lesquelles, au tout premier range, l'église de Rome. Est-ce un hasard si, à l'extrême pointe de la réaction mondiale, on retrouve chaque fois la main de son chef Pie XII ? Il n'est pas de banneau de l'impérialisme qui n'ait sa bénédiction : il décore Franco de « l'ordre suprême du Christ », il bénit Mc Carthy pour son mariage, il soutient Syngman Rhee, Ngô Dinh Diêm, Castillo Armas... Il a failli s'entendre avec Staline, et le fera peut-être avec ses successeurs. Tous ceux-là, Mauriac, comme nous, les exècre ; mais il ne veut pas voir qu'il est de l'essence même de sa religion de « broyer l'individu » - comme de toute philosophie qui subordonne l'homme à des entités extérieures, soustraites à la raison critique, qu'il s'agisse du dieu de la bible, de l'impératif catégorique de Kant, ou de la « ligne générale » de Staline et de ses successeurs, il ne s'agit chaque fois que de camoufler l'usage que « nous » faisons de l'homme - pour la sauvegarde de « nos » privilèges, évidemment.

« Il y aura toujours des riches et des pauvres », c'est au fond le dogme essentiel de toute religion, pour qui le vieux rêve humain de justice et de liberté est une utopie, mieux, un péché. Mais la science, la technique peuvent faire aujourd'hui de ce rêve une réalité - créer une telle abondance de biens pour tous les hommes que les notions mêmes de « richesse » et de « pauvreté » seront relégués au musée de l'histoire, avec les vieux totems. Il suffit, pour cela, de détruire la véritable machine à broyer l'individu - le régime de la propriété privée des sources de la richesse, des moyens de production - et de libérer les prodigieuses ressources accumulées par le génie humain. Alors commencera le règne de la liberté, qui « *par la nature même des choses, est en dehors de la sphère de la production matérielle* ». Alors le vieux rêve refoulé se réalisera, les hommes seront « semblables à des dieux » - et la religion, que M. Mauriac craint tant de nous voir exterminer, dépérira d'elle-même ; car elle n'est que la « théorie générale de ce monde » de la machine à broyer l'individu...

Gérard Bloch, La Vérité n° 418, 13 juillet 1956.

(1) Ils choisissaient ainsi entre les deux « nécessités » : celle de Staline, et des intérêts réactionnaires qu'il représentait ; celle des travailleurs, de la révolution. Naturellement, ce choix se fit dans des conditions objectives spécifiques, qui contribuèrent à le déterminer...